



HAL
open science

SAMINADAYAR-PERRIN (Corinne), “ Le mythe de l'éloquence révolutionnaire. Une création du XIX siècle ”, in BRASART (Patrick), PARENT (Hélène), PUJOL (Stéphane) (dir.), Éloquences révolutionnaires et traditions rhétoriques (XVIII et XIX siècles), p. 221-235

Corinne Saminadayar-Perrin

► **To cite this version:**

Corinne Saminadayar-Perrin. SAMINADAYAR-PERRIN (Corinne), “ Le mythe de l'éloquence révolutionnaire. Une création du XIX siècle ”, in BRASART (Patrick), PARENT (Hélène), PUJOL (Stéphane) (dir.), Éloquences révolutionnaires et traditions rhétoriques (XVIII et XIX siècles), p. 221-235. Classiques Garnier. BRASART (Patrick), PARENT (Hélène), PUJOL (Stéphane) (dir.), Éloquences révolutionnaires et traditions rhétoriques (XVIII et XIX siècles), p. 221-235, 2022, 10.48611/isbn.978-2-406-14136-5.p.0221 . hal-03947758

HAL Id: hal-03947758

<https://hal.science/hal-03947758>

Submitted on 7 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le mythe de l'éloquence révolutionnaire : une création du XIX^e siècle

« Le mythe de l'éloquence révolutionnaire : une création du XIX^e siècle », *Éloquences révolutionnaires et traditions rhétoriques (XVIII^e-XIX^e siècles)*, P. Brasart, H. Parent et S. Pujol dir., Paris, Classiques Garnier, 2022, p. 221-236.

« [...] et, comme chaque personnage se réglait alors sur un modèle, l'un copiant Saint-Just, l'autre Danton, l'autre Marat, lui, il tâchait de ressembler à Blanqui, lequel imitait Robespierre. »

Flaubert, *L'Éducation sentimentale* [1869].

L'éloquence révolutionnaire – sa mythologie, sa légende, ses héros – est une création du XIX^e siècle, dont la puissance et la vitalité s'exercent jusqu'à nos jours¹. La réalité concrète des pratiques oratoires se laisse difficilement saisir au travers des sources contemporaines de la Révolution : les comptes rendus et discours imprimés ne sont pas toujours fidèles à l'original ; le genre médiatique du reportage parlementaire ne se constitue dans la presse qu'à partir des années 1870 ; les tableaux, gravures et portraits largement diffusés dans l'espace public revendiquent une valeur esthétique, idéologique et symbolique qui biaise singulièrement leur exactitude. À partir de ces sources considérables et fort diverses, les historiens et les écrivains du XIX^e siècle construisent un système de représentations comportant une galerie de portraits, une série d'épisodes-chocs, et une analyse métadiscursive bien informée – la rhétorique restant, jusqu'aux grandes réformes scolaires et universitaires initiées dans les années 1880, la discipline reine (et impérialiste) des humanités.

L'Histoire parlementaire de la Révolution française, ou Journal des assemblées nationales depuis 1789 jusqu'à 1815 est publiée par Buchez et Roux entre 1834 et 1838 : c'est « une énorme compilation de sources (extrait du *Moniteur*, de la presse, des débats des clubs) qui permet de suivre presque jour après jour le déroulement des faits² ». Ces quarante volumes sont complétés, entre 1840 et 1845, par la réimpression du *Moniteur universel* sur la période 1789-1799. Ces deux ensembles de sources sont largement exploités par l'historiographie romantique au cours de la décennie suivante ; elles corroborent, par leur objet même, la valorisation classique et logocentrique de l'éloquence en contexte révolutionnaire. Michelet (*Histoire de la Révolution française*, 7 tomes échelonnés de 1847 à 1853) et Lamartine (*l'Histoire des Girondins* est un best-seller en 1847) sont à leur tour repris et diffusés auprès d'un large public par le relais de la fiction. La tétralogie qu'Alexandre Dumas consacre à la Révolution, les *Mémoires d'un médecin* (1847-1853), suit de près le récit de Michelet, en amplifiant considérablement le rôle joué par certains discours dans le déroulement des événements.

Parallèlement, beaucoup s'interrogent sur la langue révolutionnaire elle-même – sa corruption par l'usage qu'en aurait fait la Terreur, la possibilité de fonder un langage authentiquement républicain, le travail de l'histoire à l'œuvre dans l'affrontement des

¹ Aurelio Principato, « L'Éloquence révolutionnaire », *Histoire de la rhétorique dans l'Europe moderne*, Marc Fumaroli dir., PUF, 1999, p. 1021.

² Paule Petitier, introduction à Jules Michelet, *Histoire de la Révolution française*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2019, p. XIX.

discours³. Historiens et écrivains voient dans les usages contrastés de la parole autant de symptômes politiques, idéologiques, philosophiques – en une période où la France expérimente le régime parlementaire, et fonde deux Républiques, ces interrogations sont d’actualité, et portent des enjeux considérables.

La haute figure de Mirabeau incarne les paradoxes propres aux représentations romantiques de l’éloquence révolutionnaire : orateur-monstre, parole-volcan, effets magiques, magnétiques et électriques. Cet ensemble d’images et de légendes s’imprime durablement non seulement dans les imaginaires, mais dans les pratiques de tribune jusqu’aux débuts de la Troisième République (au moins). Cette emprise du mythe s’accompagne d’une mise en perspective critique, dans une visée à la fois sociologique et pragmatique.

Une éloquence monstre.

D’emblée, la singulière figure de Mirabeau s’impose aux contemporains comme le visage léonin et la voix orageuse de la Révolution ; à une rhétorique saturée d’invocations à l’Antiquité gréco-romaine s’articule un ethos lui-même inspiré de Rome et de la Grèce. À la mort du tribun, Marie-Joseph Chénier compose une ode à sa mémoire : le Forum romain et l’Assemblée du peuple athénien ont ressuscité aux accents de « Mirabeau-Gracchus, de Mirabeau-Démosthène⁴ ». Mirabeau incarne le moment fondateur de la Révolution, et inaugure une pratique tumultueuse de l’éloquence qu’on se plaira à retrouver dans la parole tonnante de Danton, ou l’éloquence emportée de Gambetta.

Fort logiquement, c’est de Mirabeau que Louis de Cormenin, dans le *Livre des orateurs* [1836], fait l’emblème et le héros de la rhétorique de la Constituante. L’auteur, qui signe du pseudonyme misanthrope de Timon, analyse en spécialiste de la tribune (il fut avocat et député) l’effet prodigieux produit, à en croire les contemporains, par le tempétueux orateur. Mirabeau, dont la laideur est proverbiale, apparaît transfiguré à la tribune pour toutes sortes de raisons physiques : « Il faut, dans une assemblée de douze cents législateurs [...] que les détails de la physionomie disparaissent dans l’ensemble, que l’homme intérieur se révèle dans ses traits, et que la grandeur de l’âme passe sur le visage et dans le discours. Or, Mirabeau avait cet ensemble [...] Mirabeau à la tribune était le plus beau des orateurs⁵. » Le portrait que précède ce chapitre permet au lecteur une appréciation concrète de cette analyse.

Deux ans plus tôt, en 1834, Victor Hugo a entamé le travail de métamorphose mythologique qui fait du prince des orateurs une créature fantastique surgie de l’univers légendaire : « À la tribune, il avait un colossal mouvement d’épaules, comme l’éléphant qui porte sa tour armée en guerre. Lui portait sa pensée. Sa voix [...] avait un accent formidable et révolutionnaire qu’on démêlait dans l’assemblée comme le rugissement du lion⁶ » – dont l’orateur a la crinière et, affirme Chateaubriand, les griffes : « Quand il secouait sa crinière en regardant le peuple, il l’arrêtait ; quand il levait sa patte et

³ Cf. Philippe Dufour, *La Pensée romanesque du langage*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2004 ; Corinne Saminadayar-Perrin, « Révolutions du langage », *Les Romans de la Révolution* (1789-1914), Aude Déruelle et Jean-Marie Roulin dir., Paris, Armand Colin, coll. « Recherches », p. 299-330.

⁴ Cf. Jean Starobinski, « La tribune, la chaire, le barreau », *Les Lieux de mémoire. La Nation*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 1997, t. 2, p. 2040.

⁵ Timon [Louis de Cormenin], *Le Livre des orateurs*, Paris, Pagnerre, 1842 (onzième édition), p. 186.

⁶ Victor Hugo, *Étude sur Mirabeau*, Paris, Guyot et Canel, 1834, p. 64. Le texte sera repris comme conclusion de *Littérature et philosophie mêlées*.

montrait ses ongles, la plèbe courait furieuse⁷ ». Près de vingt ans plus tard, la métamorphose s'achève qui fait du Mirabeau hugolien un monstre, préfiguration de l'Homme qui rit, « celui qui vient des profondeurs » (le roman paraît en 1869) :

Quel est ce monstre ? dirent les uns. Quel est ce géant ? dirent les autres. C'était un être singulier, inattendu, inconnu, brusquement sorti de l'abîme, qui faisait peur et qui fascinait ; une maladie hideuse lui avait fait une sorte de tête de tigre ; toutes les laideurs semblaient avoir été déposées sur ce masque par tous les vices [...] Alors on entendit sortir de cette face difforme une parole sublime⁸.

L'assomption de l'orateur tient à la puissance magique prêtée à sa parole. Historiens, écrivains et journalistes « montrent le public *magnétisé* ou *électrisé*⁹ » : ces deux métaphores (qui se réfèrent à des débats scientifiques très médiatisés dans les années 1780) reviennent fréquemment pour caractériser l'effet « électrique et terrible¹⁰ » produit par Mirabeau à la tribune. Cette emprise sur l'auditoire est capable de créer, par le pouvoir de l'hypotypose et de l'*enargeia*, une hallucination collective. Ainsi dans le débat sur la réforme du clergé :

« N'oubliez pas qu'on voit d'ici, qu'on voit de cette tribune la fenêtre d'où un roi, armé contre son peuple par d'exécrables factieux [...] tira l'arquebuse, et donna le signal de la Saint-Barthelémy ! »

Et il montrait la fenêtre du doigt, du regard. Elle était impossible à apercevoir de là ; lui, il la voyait en effet, et tout le monde la vit¹¹.

Dumas prête à Vergniaud la reprise de ce mouvement oratoire, dans un contexte de crise comparable : « De même que Mirabeau avait dit : “Je vois d'ici la fenêtre...” », Vergniaud, montant à la tribune, s'écria : “Et, moi aussi, je puis le dire, de cette tribune, je vois le palais où se trame la contre-révolution¹²”. » Au prix d'une manipulation de dates, le romancier confère à ce discours célèbre une efficacité immédiate : le renvoi du ministère Narbonne – tombé en fait le 9 mars 1792, quatre mois avant que le grand orateur girondin prenne la parole. L'éloquence est explicitement comparée à « ces machines de guerre historiques, qui auraient renversé le murailles de Sagonte, de Rome ou de Carthage¹³ » : par le prodige de la parole, *mens agitat molem...*

Comment expliquer cette toute-puissance ? Dans une perspective symbolique, elle tient à ce que Mirabeau, par sa trajectoire personnelle, incarne le peuple en révolution, et le représente tout entier : « Comme le peuple de 1789 dont il était le plus complet symbole, il avait été tenu en minorité et en tutelle beaucoup au-delà de l'âge de raison ; [...] la paternité avait été dure pour lui comme la royauté pour le peuple¹⁴. » Plus

⁷ François-René de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe* [1848], livre V, Paris, Le Livre de Poche, 1989, p. 397.

⁸ V. Hugo, *Napoléon-le Petit*, Londres [sans nom d'imprimeur], 1863, p. 155. Cf. la clause du portrait de Chateaubriand : « Il rappelait le chaos de Milton, impassible et sans forme au centre de sa confusion (*Ibid.*) »

⁹ P. Dufour, *La Pensée romanesque du langage*, *op. cit.*, p. 95.

¹⁰ V. Hugo, *Étude sur Mirabeau*, *op. cit.*, p. 65.

¹¹ J. Michelet, *Histoire de la Révolution française*, *op. cit.*, t. 1, p. 327.

¹² Alexandre Dumas, *La Comtesse de Charny*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1990, p. 879.

¹³ *Ibid.*, p. 956. Le romancier cite *in extenso* le fameux discours de 1792, dans lequel Vergniaud dénonce les trahisons de la Cour et demande que la patrie soit déclarée en danger.

¹⁴ V. Hugo, *Étude sur Mirabeau*, *op. cit.*, p. 21. Romanciers et historiens insistent sur l'importance de l'ethos pour légitimer l'éloquence révolutionnaire : si Robespierre n'« électrise » jamais son auditoire, sa vertu suffit à garantir l'efficacité de sa parole.

radicalement, l'éloquence de Mirabeau, comme la Révolution elle-même, est orage et volcan : sa famille l'appelle « l'Ouragan » ou « M. le comte de la Bourrasque », sa « parole tonnante¹⁵ » est la voix même des événements. Cormenin reprend et synthétise cette métaphore promise à une longue destinée (Dumas l'applique par exemple au fougueux Isnard¹⁶, et Danton a tendance à en confisquer l'héritage) :

Ses exubérantes facultés, ne pouvant de développer au-dehors, se concentrèrent en elles-mêmes. Il se fit en lui un amas, un travail, un bouillonnement de toutes choses, comme un volcan qui condense, amalgame, fond et broie ses laves avant de les lancer dans les airs par sa bouche enflammée¹⁷.

L'emprise du mythe oratoire révolutionnaire

Constituée dès les années 1830, la mythologie de l'éloquence révolutionnaire s'impose comme un idéal en totale opposition avec « la médiocrité de la Chambre orléaniste¹⁸ », assemblée de grands propriétaires dont le salon Dambreuse, dans *L'Éducation sentimentale*, offre une désolante image. Si la brûlante rhétorique révolutionnaire émeut les passions et galvanise les énergies, elle n'a rien à dire aux « ventres parlementaires » qui triomphent la monarchie de Juillet. Les orateurs s'adressent désormais à « une assemblée d'hommes riches, blasés sur les émotions de l'âme aussi bien que sur les jouissances de l'esprit et des sens. La plupart ont servi plusieurs gouvernements, prêté plusieurs serments et traversé plusieurs fortunes [...] Les ministres n'ont que trois ressorts à faire jouer : l'égoïsme, la cupidité et la peur¹⁹. » Dans un tel contexte, la Chambre ne rappelle en rien les orages d'autrefois : « Quoi ! les voilà ! les fils de Robespierre et de Jean-Jacques, de Desmoulins et de Danton, ces épiciers à face ronde et à bedon pointu ! / Leur parlement est agité comme une halle, triste comme un bout d'enterrement²⁰. »

Ce sentiment de décadence tient aux mutations de l'éloquence parlementaire sous la monarchie de Juillet²¹ : le discours se veut désormais moins violent, plus rationnel et plus technique, que ce soit dans sa version argumentative (Thiers, Guizot) ou sur son versant romantique et humanitaire (Lamartine). Balzac évoque ainsi le poète Canalis à la tribune : « Il est creux, il est sonore, c'est plutôt un artiste en paroles qu'un orateur. Enfin c'est un bel instrument, mais ce n'est pas la musique²². » La familiarité bourgeoise de Thiers devient le modèle dominant ; c'est ce héros juste-milieu qu'Achille Pigoult prend pour idéal, lorsque, au cours d'un meeting électoral improvisé, il s'adresse à ses compatriotes, les notables d'Arcis : « Pigoult s'élança vers la table à

¹⁵ V. Hugo, *Étude sur Mirabeau*, *op. cit.*, respectivement p. 10, 42 et 23.

¹⁶ Isnard, « le Mirabeau de la Législative », est ainsi évoqué par A. Dumas : « Isnard était la colère de l'Assemblée [...] Sa voix inconnue éclata tout à coup [...] comme l'un de ces tonnerres inattendus des premiers orages d'été » (*La Comtesse de Charny*, *op. cit.*, p. 866).

¹⁷ Timon, *Le Livre des orateurs*, *op. cit.*, p. 186.

¹⁸ A. Principato, « L'Éloquence de la Révolution », *Histoire de la rhétorique*, *op. cit.*, p. 1026.

¹⁹ Timon, *Le Livre des orateurs*, *op. cit.*, p. 9.

²⁰ Jules Vallès, *Le Testament d'un blagueur* [1869], *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. 1, 1975, p. 1126.

²¹ Cf. Anne Vibert, « Y a-t-il encore une éloquence politique après la Révolution ? L'exemple du discours parlementaire sous la monarchie de Juillet », *Spectacles de la parole*, Hélène Millot et Corinne Saminadayar-Perrin dir., Saint-Étienne, Les Cahiers intempestifs, 2003, p. 11-64.

²² Balzac, *Les Comédiens sans le savoir* [1845], *La Comédie humaine*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t.7, 1977, p. 1200. L'adversaire de Canalis (cousin fictif de Lamartine) n'est pas mieux traité : « Il est verbeux, il est filandreur. C'est un ouvrier en raisonnements, c'est un bon logicien ; mais il ne comprend pas la grande logique, celle des événements et des affaires » (*Ibid.*, p. 1201).

thé, s’y tint debout, les doigts légèrement appuyés sur le bord, et fit preuve d’audace, en parlant sans gêne, à peu près comme parle l’illustre M. Thiers²³. » Devenue table à thé, la tribune rapetisse l’éloquence à la taille de son nouveau modèle...

Lorsque 1848 ressuscite la République et instaure le suffrage universel, la rhétorique de la tribune réactive les modèles révolutionnaires désormais érigés en idéal – d’où un préoccupant vertige imitatif que relèvent maints contemporains : « Il me semblait qu’on fût occupé à jouer la Révolution française plus encore qu’à la continuer [...] On cherchait à se réchauffer aux passions de nos pères, sans pouvoir y parvenir ; on imitait les gestes et les poses, tels qu’on les avait vus sur le théâtre, ne pouvant imiter leur enthousiasme ou ressentir leur fureur [...] le tout le parut une vilaine tragédie jouée par des histrions de province²⁴. » Les élus, les hommes politiques, les candidats en tout genre ne sont pas seuls atteints ; quand l’ami de Jacques Vingtras, Matoussaint, harangue ses camarades dans une chambre de vingt mètres carrés, il monte sur une chaise et, du haut de cette tribune improvisée, il lève les bras « *pour faire comme Danton*²⁵ » – s’exposant à renverser l’étagère et ses bibelots, dont « un bonnet phrygien en sucre rouge »...

Les plus jeunes parmi les militants républicains joignent aux souvenirs de « la Convention, cet Himalaya » l’enthousiasme romain pour la liberté et l’héroïsme²⁶, inculqué par les humanités. À la fin de l’Empire, Jules Vallès évoque, sous le masque d’Ernest Pitou le « blagueur », ses souvenirs de 1848. Collégien âgé de seize ans, l’adolescent, expert en discours latin et enfiévré d’images révolutionnaires, brûle d’essayer sa neuve éloquence :

J’étais monté à la tribune. On cria :

“À bas le moutard !”

Je répondis : “J’ai l’âge de Bara et de Viala, j’ai lu Jean-Jacques, et je veux mourir comme Saint-Just.”

Je donnai un coup de poing sur la tribune, et je secouai mes cheveux.

Quand on secoue ses cheveux et qu’on donne un coup de poing, tout va bien.

Je fus acclamé et porté en triomphe²⁷.

Cette manie imitative n’est-elle qu’une maladie infantile de la République, un héritage romantique exclusivement quarante-huitard ? On peut en douter : en 1871, une partie non négligeable des communards reste fidèle à l’idéal jacobin et à la légende grandiose de quatre-vingt-treize – *L’Insurgé* montre un auditoire populaire fasciné par le cartable galeux d’un orateur, contenant sans doute « les cahiers de la Révolution, la contrainte à délivrer aux riches, l’arrêt de mort des accapareurs, l’affiche à coller sur la

²³ Balzac, *Le Député d’Arcis* [1845], Paris, Le Livre de Poche, 1999, p. 308.

²⁴ Alexis de Tocqueville, *Souvenirs*, Paris, Gallimard, 1964, p. 75. Outre les pièces de théâtre, la gravure diffuse largement ce répertoire de pose et de gestes. Vallès évoque ainsi une image contemplée dans son enfance dans la vitrine du libraire frère de Jules Janin, à Saint-Étienne : « On était en quatre-vingt-treize et [...] des hommes étaient en costume de conventionnels, qui parlaient de mourir pour la France et la République en danger [...] l’un des hommes esquissait le geste célèbre de Danton » (« Notes et croquis », *Le Réveil*, 29 mai 1882, *Œuvres*, *op. cit.*, t. 2, 1990, p. 796-797).

²⁵ J. Vallès, *Le Bachelier* [1881], *Œuvres*, *op. cit.*, t. 2, p. 505-506.

²⁶ « Je connaissais chez les poètes latins tous les vers où luisait le mot ardent de liberté. / *Summum disce decus pro libertate perire !* / J’avançais tout débraillé et tout fiévreux [...] rejetant mes longs cheveux en arrière à la façon des tribuns antiques. J’allais offrir mon bras à la République » (J. Vallès, « Proudhon », *La Rue*, “La Servitude”, *Œuvres*, *op. cit.*, t. 1, p. 809). En février 1848, Vallès est en classe de rhétorique au collège de Nantes.

²⁷ J. Vallès, *Le Testament d’un blagueur*, *Œuvres*, *op. cit.*, t. 1, p. 1126-1127.

porte du Comité de salut public²⁸ ». Quant aux proclamations patriotiques de Gambetta, « ce ne sont que guenilles du grand livre de 93 » : « Il n'a pas enrichi d'un mot le vocabulaire qu'inventèrent les entraîneurs des Bleus, les commandants des Volontaires, les harangueurs de la garnison de Mayence²⁹. » D'un pôle à l'autre du champ républicain, les mêmes modèles révolutionnaires exercent une emprise tyrannique à la fois sur les orateurs et sur leur public.

Une fois la République consolidée, la tribune continue à cultiver la grande tradition classique :

Dans leur quête d'une légitimité historique, [les républicains] savent allier la révérence à l'Antiquité mère et la reconnaissance militante de la rupture de 1789 [...] en rivalisant dans un amour de la référence qui dépasse les clivages partisans. Les droites et l'opportunisme se meuvent à l'envi dans le jardin des orateurs anciens³⁰.

La République construit sa légitimité sur une filiation révolutionnaire, fondée sur une foi quasi absolue dans les pouvoirs du discours. Professeur de rhétorique, Alphonse Aulard publie entre 1880 et 1886 *L'Éloquence parlementaire pendant la Révolution française* (trois volumes) ; il devient « professeur d'histoire de la Révolution française [la chaire vient d'être fondée] à la Sorbonne et conseiller écouté du ministre de l'Instruction publique lors de la grande réforme de l'enseignement secondaire en 1902³¹. » Alors même que ladite vague de réformes, entamée vingt ans plus tôt, bannit désormais la rhétorique de l'enseignement des humanités, Joseph Reinach publie en 1894 une *Anthologie de l'éloquence française* « dont le parcours, dans le domaine de l'éloquence politique, part de Mirabeau pour aboutir à Jules Ferry³² ». La préface, intitulée « Le Conciones français³³ », souligne la valeur commémorative et militante de l'entreprise : « L'éloquence française a rempli le monde de son bruit. Elle a renversé des trônes et failli sauver des monarchies ; elle a été, à la fois, l'épée et le bouclier de la liberté ; on ne citerait pas une réforme, politique ou sociale, qui ne soit née de la tribune³⁴. »

Inventer une éloquence démocratique

Si l'historiographie et la fiction ont largement contribué à la construction et à la diffusion des mythologies républicaines de la tribune, c'est en problématisant un certain nombre de points qui déplacent les perspectives traditionnelles. Alors que la rhétorique classique enseignée par les humanités se veut essentiellement textuelle et centrée sur la performance oratoire en elle-même (la *memoria* et l'*actio*), nombre d'écrivains rappellent que l'efficacité d'un discours est avant tout affaire de scénographie. Avant d'évoquer « nos pères, ces géants » en pleine action, Hugo, dans *Quatrevingt-Treize*, décrit longuement la salle où siégeait la Convention : « C'était quelque chose comme

²⁸ J. Vallès, *L'Insurgé, Œuvres, op. cit.*, t. 2, p. 953.

²⁹ J. Vallès, « Gambetta », *Le Réveil*, 8 janvier 1883, *Œuvres, op. cit.*, t. 2, p. 860.

³⁰ Jean-Pierre Rioux, « Le Palais-Bourbon, de Gambetta à De Gaulle », *Les Lieux de mémoire. La Nation, op. cit.*, p. 2070.

³¹ Antoine Compagnon, « Éclipse de la rhétorique », *Histoire de la rhétorique, op. cit.*, p. 1232.

³² Le *Conciones* est l'anthologie de discours latins traditionnellement utilisée dans les classes d'humanités. Reinach en propose une version moderne et républicaine.

³³ J. Starobinski, « La chaire, la tribune, le barreau », *Histoire de la rhétorique, op. cit.*, p. 2042.

³⁴ Joseph Reinach, *L'Éloquence française depuis la Révolution jusqu'à nos jours*, Paris, Delagrave, 1894, p. 1.

Boucher guillotiné par David³⁵. » L'organisation même de l'espace fait sens : placer au-dessus la Législative une tribune réservée aux anciens de la Constituante institue un « comité censorial³⁶ » contraire à l'exercice démocratique des débats ; il est révélateur que le peuple prenne finalement possession de cette tribune.

La grande éloquence délibérative est portée, et peut-être constituée, par l'espace parlementaire qui lui donne sens et la légitime – si bien que ce type de dispositif s'exporte et se miniaturise, dans tel salon bourgeois où un candidat à la députation organise une réunion électorale³⁷, ou dans telle assemblée populaire comme le Club de l'Intelligence : « Sur une estrade au fond, il y avait un bureau avec une sonnette, en dessous une table figurant la tribune, et de chaque côté deux autres plus basses, pour les secrétaires³⁸. » Dans ces deux cas, la nullité intrinsèque des orateurs et des débats invalide les prétentions de cette scénographie d'emprunt, déjà vaguement ridicule par elle-même.

Inversement, la pauvreté, la nudité, l'incongruité même d'un local de fortune peuvent renforcer la légitimité des discours qui s'y tiennent. L'Affiche rouge de janvier 1871, qui prépare et annonce la Commune, a été discutée dans une salle miteuse « où le vent entrait par les carreaux cassés [...] où il n'y avait que quelques bancs d'école, une table de blanchisseuse pour le bureau, pas de tribune. On se plantait devant les camarades, et l'on disait ce que l'on avait sur le cœur³⁹. » Cette horizontalité du discours a valeur militante. Une étape supplémentaire est franchie lorsque la Commune se réunit dans une salle où chacun intervient sans quitter sa place – la disparition de la tribune, symbole de l'autoritarisme de l'Empire avant 1870, prend une toute autre signification :

La voix ne sonnera pas ici comme dans les salles de bal, faites pour les coups de grosse caisse ou les coups de gueule – il n'y a pas l'acoustique des tempêtes oratoires.

Le parleur n'aura point le piédestal de la tribune, du haut de laquelle on laisse tomber son geste ou son regard.

Dans cet amphithéâtre à gradins, chacun causera de son banc, dans la demi-lune de sa travée. D'avance la déclamation a du plomb dans l'aile.

Il faudra des faits, non des phrases⁴⁰ !

À cette réflexion critique sur la scénographie oratoire s'articule une question plus radicale : dans quelle mesure les discours parlementaires, que les sources écrites amènent à surestimer, font-ils véritablement l'histoire ? Michelet impose « une sévère cure de concision à l'éloquence révolutionnaire⁴¹ » : la voix du peuple ne résonne pas dans les assemblées, et celles-ci se révèlent le plus souvent incapables (au 14 juillet, au retour de Varennes, à l'été 1792...) de débloquent une situation. Les grands orateurs ne sont maîtres ni des foules ni des événements : « Ils n'ont ni l'honneur des batailles gagnées, ni la responsabilité des luttes féroces⁴² » ; leur autorité est un effet d'optique

³⁵ V. Hugo, *Quatrevingt-Treize*, Paris, GF, 2002, p. 200. Dans les premières pages de son roman *Les Dieux ont soif* [1912], Anatole France montre une section révolutionnaire réunie dans une ancienne église : le transfert de sacralité est évident (et préoccupant).

³⁶ A. Dumas, *La Comtesse de Charny*, *op. cit.*, p. 847.

³⁷ « En face des quarante chaises, Mme Marion plaça trois fauteuils derrière la table à thé qui fut recouverte d'un tapis vert, et sur laquelle elle mit une sonnette » (*Le Député d'Arcis*, *op. cit.*, p. 288).

³⁸ Gustave Flaubert, *L'Éducation sentimentale* [1869], Paris, GF, 2001, p. 408.

³⁹ J. Vallès, « L'Affiche rouge », *Le Cri du peuple*, 7 janvier 1884, *Œuvres*, *op. cit.*, t. 2, p. 1109.

⁴⁰ H. Vallès, *L'Insurgé*, *Œuvres*, *op. cit.*, t. 2, p. 1040.

⁴¹ Florence Lotterie, notice du livre I de *l'Histoire de la Révolution française*, *op. cit.*, t. 1, p. 1132.

⁴² J. Vallès, « Michelet », *Le Réveil*, 17 juillet 1882 (la date est significative, juste après l'anniversaire du 14 Juillet...), *Œuvres*, *op. cit.*, t. 2, p. 806.

dû à la mystique (le flamboiement, l'effarement...) de la tribune. C'est pourquoi Hugo, dans *Quatrevingt-treize*, évoque la Convention sans citer un seul discours suivi, privilégiant les échanges brefs, les réparties cinglantes ou spirituelles, les séquences dramatiques ou décalées. Le romancier se refuse à voir dans les discours, comme Lamartine ou Dumas, des charmes irrésistibles ou d'impitoyables machines de guerre ; l'éloquence ne fait que précipiter l'événement, au sens chimique du terme :

Ce qui se passe semble courroucé par ce qui se dit ; les catastrophes surviennent furieuses et comme exaspérées par les paroles des hommes. Ainsi une voix sur la montagne suffit pour détacher l'avalanche. Un mot de trop peut être suivi d'un écroulement. Si l'on n'avait pas parlé, cela ne serait pas arrivé. On dirait parfois que les événements sont irascibles⁴³.

Rendre l'histoire au peuple qui en est l'auteur autant que l'acteur impose une salutaire prise de distance avec les fantasmagories de l'éloquence tribunicienne, portées par les classiques gréco-romains, orchestrées par les humanités, et sanctifiées par la Révolution française. Cette conversion s'avère d'autant plus urgente qu'après le grand silence de l'Empire, on observe la résurgence d'une rhétorique républicaine directement inspirée de « nos pères, ces géants » (il y a du Mirabeau et du Danton chez Gambetta) – mobilisant notamment les inusables références classiques dont le lycée a peuplé les mémoires et les imaginaires. Or, rien de plus contraire à l'idéal d'une République moderne, démocratique et sociale que ces modèles anachroniques, despotiques et impérialistes. Après l'échec des quarante-huitards, et alors que la Troisième République, née du sang de la débâcle et de la Commune, s'affermirait difficilement, il s'agit d'inventer une pensée de l'avenir capable de garantir la France des dérives autoritaristes et césariennes qui, deux fois, l'ont perdue. Vallès y revient sans cesse : la « religion de l'Antiquité » et le culte de son éloquence « arrêtent l'essor de l'idée moderne dans des têtes qu'on a bourrées d'adjectifs d'un autre âge, de connaissances d'un autre monde ! La Révolution française n'eût pas été lycurguée par Robespierre et césarisée par Napoléon, si les cerveaux de ce temps-là n'avaient pas été hantés par les ombres glorieuses de Sparte et de Rome⁴⁴ ! »

Ces références, mortifères à tous égards, s'enchaînent dans des formes rhétoriques désespérément classiques – pas de « bonnet rouge au dictionnaire » : les périodes arrondies et les périphrases élégantes continuent leur interminable règne. Là encore, le mal vient de loin, puisque les révolutionnaires de 89 et de 93, bâtisseurs d'avenir et inventeurs d'un monde nouveau, parlaient la langue de Racine détrempee parfois de sentimentalisme à la Rousseau⁴⁵ – sans doute est-ce une autre raison pour Hugo d'éviter l'enchaînement de perles de rhétorique dans son tableau de la Convention :

Cette assemblée péremptoire parlait une langue diffuse. Cette tribune délayait l'absolu. Jamais on ne vit tant de concision dans les actes et tant de prolixité dans les paroles. Les décrets tranchaient, l'éloquence émoussait. Rien d'étrange comme cette déclamation dans l'abîme.

⁴³ V. Hugo, *Quatrevingt-Treize*, *op. cit.*, p. 214-215.

⁴⁴ J. Vallès, « L'autre caserne », *Le Cri du peuple*, 15 avril 1884, *Œuvres*, *op. cit.*, t. 2, p. 1342. Vallès milite dès le second Empire pour une réforme en profondeur de l'enseignement secondaire, dont « nos pères, ces géants » furent déjà les victimes : « Des imitateurs aussi, et des forts en thème, ces révolutionnaires de 93, tout grands qu'ils furent ! Rousseau, le philosophe chagrin et froid, ramena l'humanité sous les murs de Sparte, et Robespierre, son élève, avait invoqué l'ombre de Lycurgue pour protéger la République » (« Proudhon », *La Rue, "La Servitude"*, *Œuvres*, *op. cit.*, t.1, p. 817). Les quarante-huitards sont des imitateurs au carré, victimes de l'Antiquité et du mythe de l'éloquence révolutionnaire...

⁴⁵ Sur ce point, je me permets de renvoyer à mon article « Le terrorisme était-il racinien ? », *Les âges classiques du XIX^e siècle*, Delphine Antoine-Mahut et Stéphane Zékian dir., Paris, Éditions des Archives contemporaines, « Actualité des classiques », 2018, p. 173-192.

Coups droits, et phraséologie indécise. Une amplification molle et vague se répand sur tous ces fermes profils d'hommes, et voile d'on ne sait quelle faconde pompeuse les grandes lignes des catastrophes. Le terrorisme était racinien⁴⁶.

Dans une perspective idéologique résolument opposée, Taine, dans les *Origines de la France contemporaine* (1873-1895) attribue lui aussi les dérives terroristes et inquisitoriales de Jacobins aux dégâts causés par « l'esprit classique » : la tendance à l'abstraction, le mépris des réalités concrètes, la grandiloquence manichéenne du discours favoriseraient le fanatisme. La forme même de l'éloquence porte une vision du monde, une conception du politique, un répertoire de pratiques – en somme, une idéologie.

Celle-ci repose sur une hiérarchie implicite des discours qui, considérant la seule éloquence des dominants comme audible et légitime dans l'espace public, réduit *de facto* au silence une très grande partie de la population – notamment, diraient les saint-simoniens, « la classe la plus nombreuse et la plus pauvre ». Comment rendre la vie vécue des ouvriers, des artisans, des paysans, des petits employés avec une éloquence en toge ? Comment aborder les questions économiques et sociales avec l'outillage rhétorique obligé, hérité de la tradition classique ? Cette aporie manifeste clairement l'impossibilité pour les députés de représenter l'ensemble de la nation, même lorsque, par extraordinaire, ils ne sont pas issus des élites. Conscient des enjeux politiques de cet impérialisme rhétorique, Vallès est attentif aux symptômes de tension entre plusieurs ordres du discours, dont un seul a le droit de s'énoncer :

On parle du travail, de la pauvreté, du peuple qui souffre. C'en est un du peuple qui est à la tribune et qui cause comme ça lui vient. Ses phrases ne portent même pas la blouse, elles sont en paletot [...] À un moment, il se lâche d'un cran et dit : "Sapristi ! la bonne farce !" Et le président se lève – pour un peu, il se couvrirait – et il rappelle Bialou aux belles manières "au nom de la France".

Geste de cuistre, mais aussi geste de dirigeant⁴⁷.

La trilogie de Vallès dessine un parcours d'initiation et d'exorcisme rhétoriques, dont Jacques Vingtras est le héros. Fasciné dans sa jeunesse par la grande éloquence de 93, il excelle dans l'art de la tribune grâce à sa formation classique et à ses talents de fort-en-thème, qui lui permettent de s'imposer comme conférencier devant un auditoire bourgeois, et comme tribun militant pour « la Sociale » dans les quartiers populaires. Or, l'engagement authentique réclame une conversion rhétorique douloureuse, d'autant plus difficile que le public du second Empire, même composé d'ouvriers et d'artisans, apprécie la grandiloquence de l'éloquence classique. Lors d'un débat l'opposant à Jules Simon, candidat républicain aux élections de 1869, Vingtras se rend compte qu'il refuse désormais de faire « tourner la toupie des grandes phrases », pour électriser (magnétiser ?) un auditoire sous influence :

Moi qui, jadis, avais dans la main le nerf de bœuf de l'éloquence tribunicienne, je n'ai plus envie de le faire tourner et de casser, avec cela, les reins aux discours des autres ! J'ai honte des gestes inutiles, de la métaphore sans carcasse – honte du métier de déclamateur !

[...] J'ai perdu, avec l'ardeur de la foi jacobine, le romantisme virulent de jadis⁴⁸.

⁴⁶ V. Hugo, « Reliquat de *Quatrevingt-Treize*. Les tribunes publiques », dossier établi par Judith Wulf, *Quatrevingt-Treize*, *op. cit.*, p. 443.

⁴⁷ J. Vallès, « Brisson la bégueule », *Le Cri du peuple*, 29 janvier 1884, *Œuvres*, *op. cit.*, t. 2, p. 1110. La métaphore a une forte valeur symbolique : l'Assemblée a aussi ses codes vestimentaires, non moins impératifs que ses interdits rhétoriques.

Si la majorité jacobine de la Commune reste attachée à la tradition tribunicienne issue de la Révolution, un travail souterrain est à l'œuvre, dont Vallès salue les résultats en 1884. Dans les réunions socialistes, on bannit désormais toute « harangue gonflée et creuse », même si cette tendance à la déclamation marque le respect des orateurs populaires pour la grandeur de la cause : « Le cœur y est, mais on les fait taire parce que leur parole n'est pas en manches de chemise ou en habit des jours ouvriers⁴⁹. »

L'invention, la diffusion, la reconfiguration du mythe de l'éloquence révolutionnaire sont essentielles dans la réflexion politique au XIX^e siècle. Les grands idéaux de la liberté et de la citoyenneté gréco-romaines, puissamment réactivés dès 1789, saturent la rhétorique républicaine de références classiques qu'elle transmet aux quarante-huitards puis aux fondateurs de la Troisième République. Les héros de la tribune lèguent à leurs successeurs une galerie de postures et de gestes, une scénographie parlementaire, un usage du discours censés garantir la légitimité et l'efficacité de l'orateur. Cette tradition, relayée pendant toute la période par l'enseignement rhétorique des humanités, exerce son emprise sur quasiment toutes les catégories de la population, malgré son anachronisme manifeste et la domination des notables qu'elle affirme avec éclat.

Les remises en perspective critiques ont, dans ce contexte, une visée pragmatique immédiate : l'invention d'une République authentiquement démocratique et sociale suppose la refondation de l'éloquence de la tribune. Cette contre-culture rhétorique peine à s'imposer, tant elle heurte les horizons d'attente, les systèmes de représentation, les pratiques oratoires en usage. Peut-être est-ce la raison pour laquelle la fiction se veut à la fois espace de réflexion sur les usages des discours, et lieu d'invention d'une énonciation réellement démocratique.

Corinne Saminadayar-Perrin
Université Paul-Valéry, Montpellier 3 / RIRRA 21.

⁴⁸ J. Vallès, *L'Insurgé, Œuvres, op. cit.*, t. 2, p 941-942. Dans le contexte de 1869, cette honnêteté reçoit un mauvais accueil : les partisans de Vingtras, comme son auditoire, reprochent à l'orateur sa froideur.

⁴⁹ J. Vallès, « Les Charlatans de popularité », *Le Cri du peuple*, 3 février 1884, *Œuvres, op. cit.* t. 2, p. 1113.